



Plaisir d'écrire – Jeune Nouvelle

2^{nde}

MARIN MERENDET Maya

Élève de la classe de 2^{nde}5 de M. Kévin LE BRAS

Lycée du Grésivaudan à Meylan

A obtenu

Le SECOND PRIX

Larmes du crime.

- J'ai plus d'une balle dans le barillet.
- J'ai plus qu'une balle dans le barillet.
« et il pleurait les larmes du crime »

L'arme est glaciale contre ma tempe brûlante. Je suis terrifié à l'idée qu'elle soit bientôt brûlante contre ma tempe glaciale.

Je regarde les doigts de l'homme effleurer la gâchette. Ma gorge se serre et je vois trouble.

Je suis comme paralysé, incapable d'esquisser le moindre geste ou d'émettre le moindre son. Le monde se met à tourner autour de moi, brouillé par les larmes contre lesquelles je lutte et qui menacent d'envahir mes yeux. Je tente difficilement de déglutir. Une peur sourde bat tout au fond de mes entrailles, au même rythme que mon coeur affolé qui semble vouloir jaillir de ma poitrine à tout instant.

Une goutte de sueur perle à ma tempe et glisse le long de ma jugulaire saillante, comme pour fuir le plus loin possible de ce terrifiant revolver toujours appuyé contre ma tête. Mon sang bout dans mes veines et j'ai la terrifiante impression que je pourrais littéralement implorer à tout moment.

Mes cheveux sont plaqués sur mon front, collés par ma sueur poisseuse.

Mes yeux se remplissent soudainement de larmes et j'ose prudemment un regard vers l'homme en face de moi. Ses yeux sont aussi larmoyants et pleins de détresse que les miens.

Je ferme les yeux, assailli de nouveau par cette peur incommensurable que provoque la perspective prochaine de ma mort. Je sens soudainement la main qui tient l'arme trembler, peut-être même hésiter. Mes propres mains sont moites et frémissantes.

Je rouvre les yeux et fait aussitôt face à un regard désormais déterminé. Sa bouche est étirée en un horrible rictus effrayant et effrayé.

Je comprends qu'il va tirer. Qu'il va *vraiment* tirer. Jusque-là, j'avais encore l'espoir qu'il n'y parviendrait pas...

Mais ma mort est imminente.

La Mort.

J'imaginai ça plus grandiose. Les romans me l'avaient décrite sombre, vorace, terrifiante.

Accompagnée de flashbacks par centaines. Ma vie défilant devant mes yeux.

Mais tout est froid.

Tout se résume au canon glacial de l'arme appuyé contre mon crâne.

Je me résigne à mon sort ; ma peur a disparu au profit d'une colère immense, irréprouvable. Je fixe durement mon vis-à-vis, qui me rend mon regard.

En cet instant, je ne le reconnais pas. Un étranger se tient face à moi, et non plus l'homme que j'ai connu si intimement.

Mais après tout, connaît-on vraiment les gens ?

Sait-on vraiment tout ce à quoi ils sont prêts, tout ce dont ils sont capables pour mettre fin à leurs tourments et enfin faire taire leur conscience ?

Il y a une part en chacun de nous que l'on garde cachée, dissimulée, enfouie loin en nous, à l'abri de l'oeil inquisiteur des personnes qui nous entourent et nous étouffent, un peu plus chaque jour. Et c'est cette part de nous qui nous mène irrémédiablement à notre perte, car nous sommes les seuls à connaître son existence, et par conséquent, les seuls à pouvoir l'affronter du mieux qu'on peut.

Jusqu'à ce qu'on ne puisse plus.

Et quand on ne peut plus la repousser, il faut lui faire face.

Tout à coup, à ma plus grande surprise, il prend la parole. Sa voix semble lointaine, distante, désincarnée, comme si elle me parvenait étouffée, derrière un voile d'eau. Un drôle de bourdonnement fait alors vibrer ma poitrine, comme si un essaim d'abeilles tournaient encore et encore dans ma cage thoracique, à la recherche d'une sortie.

Ou peut-être est-ce juste la pulsation sourde de mon tambour, semblable à un battement de coeur, qui assourdit le monde autour de moi.

« Je me souviens d'une chose que quelqu'un m'a dite, un jour ;
que l'on avait beau s'entourer d'un nombre incalculable de personnes au cours de sa vie,
qu'on avait beau vivre heureux et satisfait, quand on mourait, on le faisait seul.
Même encerclé par une famille aimante,
même entouré par une foule en deuil,
quand bien même on mourrait devant les yeux désespérés du monde entier
entassé silencieusement dans des gradins infinis,
quand vient le moment de partir,
on part toujours seul. »

Ses paroles résonnent dans ma tête, indéfiniment, se répercutant contre les parois de mon crâne, comme si ma tête était vide et que l'écho prenait un malin plaisir à susurrer sans relâche à mon oreille cet éloge funèbre.

Ma langue est engourdie et ma gorge est complètement sèche.

Je ne parviens qu'à articuler une minuscule phrase en réponse à sa tirade funeste.

« Je sais,
j'étais présent ce jour-là,
rappelle-toi. »

Et je me rends compte qu'il a raison.

Je vais mourir seul.

Le coup part, brutal et assourdissant dans le silence de la nuit, mais insignifiant en comparaison aux battements frénétiquement désordonnés de mon coeur.

Noir.

Un corps s'écroule à terre, privé de vie. L'arme le suit dans sa chute, claquant contre le carrelage de la salle de bain. Du sang se répand dans les interstices entre les dalles immaculées, comme des rigoles remplies d'eau un jour de pluie, formant un motif abstrait mêlant blanc et pourpre. Le liquide glisse, rampe, sinuosement, s'étalant en une auréole cramoisie autour de la tête du cadavre.

Au loin, des aboiements se font entendre, bientôt suivis par les hurlements stridents des sirènes de la police.

Et, dans la salle de bain, la victime, l'arme du crime et le coupable attendent ensemble son arrivée, face à face.

D'un côté, un corps sans vie et un revolver déchargé.

De l'autre, un vieux et crasseux miroir sur pied.

Parce que quand on meurt, on le fait toujours seul.

